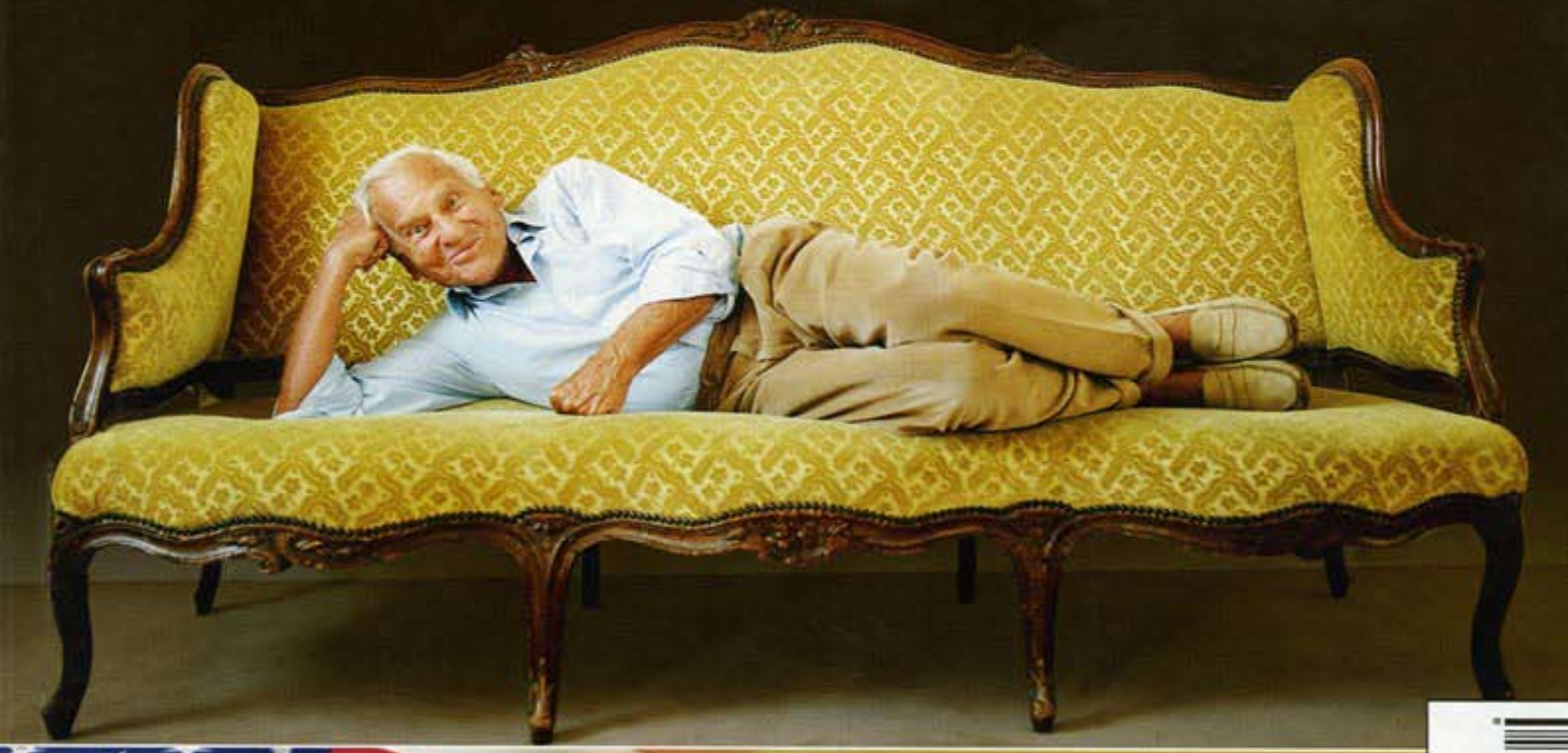
www.lire.fr • octobre 2009

LiRE :

Jean D'ORMESSON

Enquête sur la nouvelle idole des jeunes



SPÉCIAL USA
18 PAGES

Le chef-d'œuvre de PHILIP ROTH
Et aussi : Pat Conroy,
Colum McCann, Richard Price...

EXTRAITS : Henning Mankell, Jay McInerney

EXPRESS ROULARTA
T 01974 - 379 - F : 5,90 €

Jean d'O la nouvelle idole des jeunes

Il fait l'unanimité : un concert de louanges salue son heureux caractère, sa culture et sa courtoisie. Icône des années 1970, puis 1980 et 1990, Jean d'Ormesson est toujours dans le coup : à 84 ans, il réussit l'exploit d'être de nouveau tendance. Récit.

Il s'est lui-même surnommé l'« écrivain du bonheur ». Il déploie le charme insolent de la réussite avec l'élégance de faire croire que la vie lui a toujours souri. Son visage lumineux, sa conversation pétillante ont fait de ce séducteur à l'œil espiègle le plus télégénique des académiciens. Poids lourd de l'édition depuis plus de quarante ans, ses ouvrages s'écoulent, chaque année, entre 100 000 et 350 000 exemplaires. Tout le monde le connaît. Ou croit le connaître. Il a le sens de la formule. Capable de citer Woody Allen, Lamartine et Jorge Luis Borges dans une même phrase, il a fait de la citation son arme secrète.

La coqueluche des retraités d'Auteuil ? Pas seulement. A force d'apparitions médiatiques, l'éternel jeune homme au teint hâlé est parvenu à séduire une nouvelle génération. « Ceux-là, je me doute bien qu'ils ne m'ont pas lu, qu'ils m'ont seulement vu à la télé », feint-il de s'inquiéter. Le chanteur Julien Doré, révélé par la *Nouvelle Star* en 2007, s'est fait tatouer son nom sur le bras gauche. Quand Christophe Hondelatte reçoit Olivia Ruiz et Jean d'Ormesson sur un plateau de France 2, pour lire en tandem un poème d'Aragon (« C'est une chose étrange à la fin que le monde »), la chanteuse s'exclame, après le tournage : « C'était génial. Jean est vraiment tel qu'on l'imagine : tendre, joyeux, émerveillé, joueur, coquin. » Loin de se ringardiser, le stendhalien est devenu une icône : la première pop star en costume flanelle. Ceux qui l'ont approché s'accordent tous à reconnaître ses nombreuses qualités : érudit, brillant, élégant, charmant, gai, drôle, modeste, bien élevé... De rares sceptiques osent à peine murmurer « trop poli pour être honnête ». Selon le biographe Arnaud Ramsay, auteur du récent *Jean d'Ormesson ou l'élégance du bonheur*, sa vie recèle « des tonnes de secrets ». Il a l'art de brouiller les pistes, de charmer ses interlocuteurs, y compris ses rares détracteurs. Sur un forum en ligne, un commentaire résume tout : « Qui n'aime pas Jean d'Ormesson ? »

Comment celui que son frère aîné surnommait le « moustique » est-il arrivé à un niveau d'estime aussi consensuel ?

Jean d'O en quelques dates

1925 naissance en juin

1956 premier roman (*L'amour est un plaisir*)

1962 mariage avec Françoise Béghin et naissance de leur fille Héloïse

1971 premier grand succès (*La gloire de l'Empire*)

1973 entre à l'Académie française

1974 à 1977 directeur du *Figaro*

1994 parution de *La Douane de mer*

2007 *Saveur du temps* aux éditions Héloïse d'Ormesson

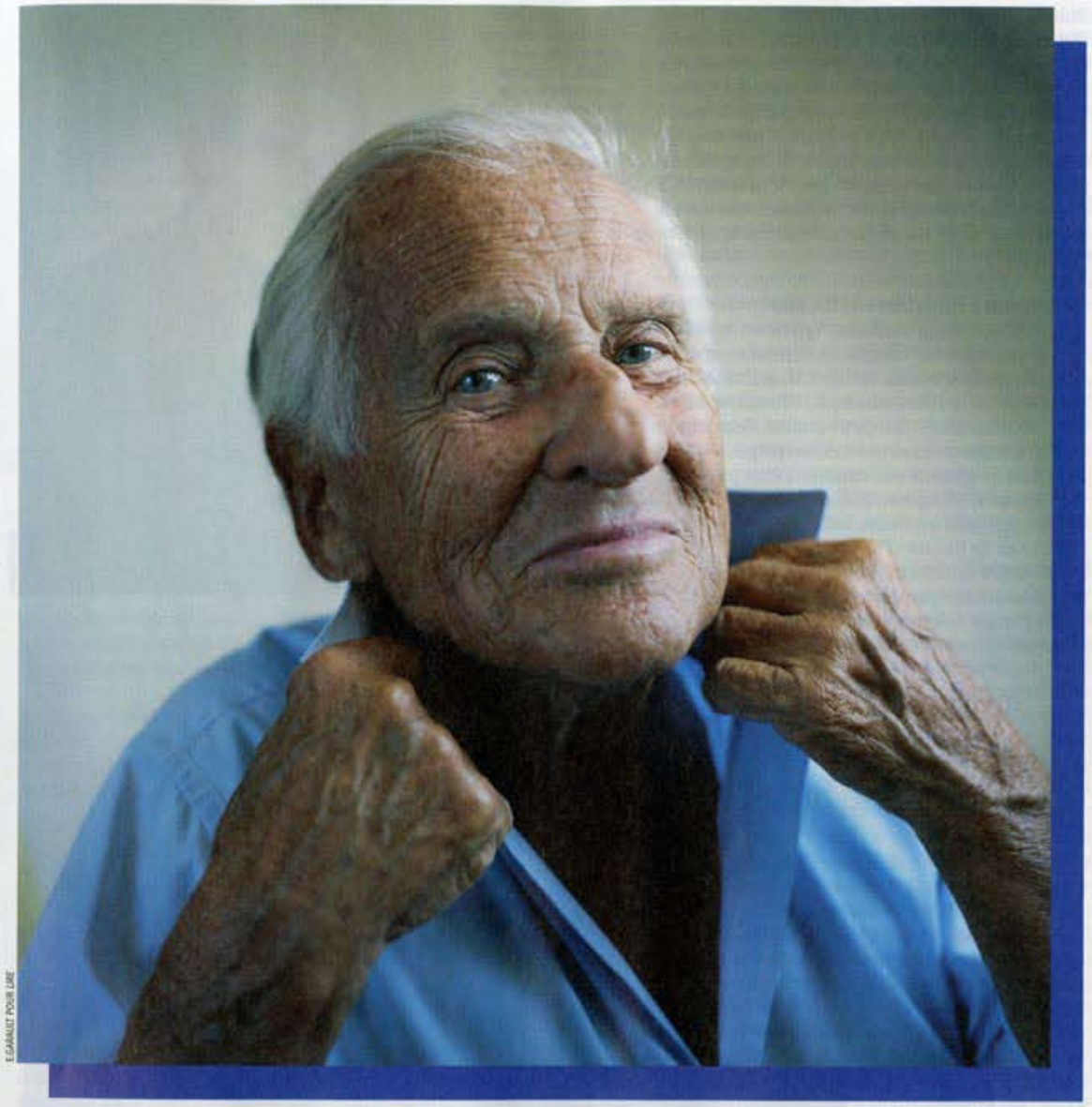
Les valises diplomatiques de l'enfance

Jean Bruno Wladimir François-de-Paule Le Fèvre d'Ormesson est né à Paris en 1925. Marie, sa mère, est une Anisson du Perron, famille monarchiste ultracatholique. Le père, André, descend d'une noblesse plus éclairée. Son aïeul Louis Michel Le Peletier, député aux états généraux, vota la mort de Louis XVI et fut assassiné par un garde du roi. Depuis, chez les d'Ormesson, on fait dans le catholicisme social. André cache des Juifs pendant la guerre. Nommé ambassadeur de France par Léon Blum, il se voit affublé du surnom de « marquis rouge ».

Dans l'un de ses grands succès, *Au plaisir de Dieu*, Jean d'Ormesson transcendera le château maternel de Saint-Fargeau, en Bourgogne, où il passe une grande partie de son enfance, sous le nom de Plessis-lez-Vaudreuil. Mais, surtout, il voyage. Dans les valises diplomatiques d'un père ambassadeur. Sous la neige, au milieu des sapins de Bavière, puis des Carpates. Elevé par des nourrices, il parle l'allemand avant le français et maîtrise le roumain. Il l'écrira dans *Qu'ai-je donc fait ?* : « Je suis d'abord bavarois, moldo-valaque et brésilien. » Son plus vieux souvenir ? La première – et dernière – gifle paternelle. C'était à Munich, en 1930. L'enfant avait eu la mauvaise idée d'applaudir un défilé nazi en criant « Heil Hitler ! ». Depuis, il a compris « qu'il y a une limite à la tolérance : et c'est l'intolérable ».

Pour s'évader du cocon, il lit *Les Pieds Nickelés*, *Arsène Lupin*, *L'île au trésor* et tout ce qui lui passe sous les yeux : prospectus, affiches publicitaires, ordonnances médicales. Car il ne fréquente pas la communale. Une nounou lui sert de maîtresse d'école jusqu'à l'âge du collège.

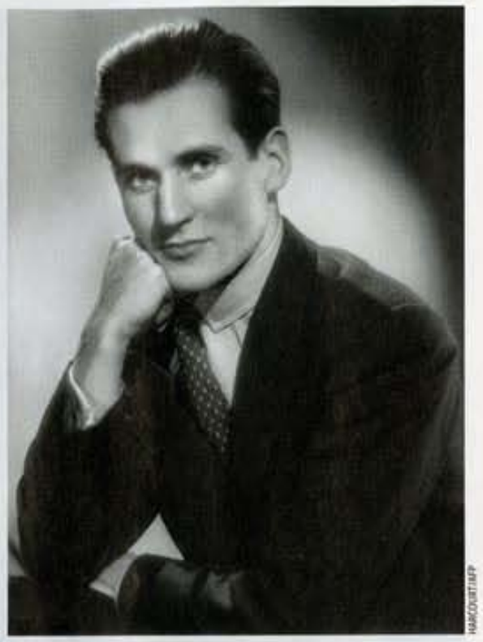
En 1945, il est admis à l'Ecole normale supérieure. Le biographe Arnaud Ramsay a déniché une savoureuse anecdote : à l'époque, d'Ormesson prend sa carte… à la CGT ! Pour la rendre peu de temps après. Il passe l'agrégation de philosophie, contre l'avis de son professeur, Louis Althusser. Selon Manuel Carcassonne, aujourd'hui directeur général adjoint des éditions Grasset, qui fut son gendre pendant quatorze ans, « il a gardé ce côté prof normalien. Il ne se plaint jamais mais a un œil volontiers critique et dur en présence d'un intellectuel qui ne connaît pas une date historique. » Jean d'O entame pourtant une carrière de journaliste people à *Paris*



E.GARAULT POUR LIRE

Jean d'Ormesson : un titre de noblesse qui ne l'empêche pas d'être populaire. Il aime transmettre et est très à l'aise sur les plateaux de télévision.

Match. Il rêve d'être Cary Grant (« avec Ingrid Bergman dans les bras ») mais entre par hasard à l'Unesco, au Conseil international de la philosophie. D'après Manuel Carcassonne, « l'Unesco fut très important dans sa vie. Il y est resté quarante ans. » Sa fille Héloïse, aujourd'hui éditrice, précise : « Il a toujours été présent pour moi mais il partait souvent, à cause de ses missions pour l'Unesco, car il coordonnait des bureaux dans le monde entier. Cela lui correspondait, il a un besoin viscéral de se sentir libre. »



Né en 1925, Jean d'Ormesson est reçu à Normale sup en 1945. Il entame une carrière de journaliste à *Paris Match*. Son premier roman sera publié en 1956.

HARCOURT/AFP

Des débuts littéraires difficiles

L'éditeur René Julliard, qui voit en Jean d'Ormesson un « Sagan au masculin », publie son premier roman en 1956. Mais *L'amour est un plaisir* se vend à seulement 2 000 exemplaires. Il ne se décourage pas pour autant. Jean-Marie Rouart fait sa connaissance à cette époque. « Il était mon aîné de dix-huit ans mais ce n'était pas l'écrivain consacré d'aujourd'hui. Je l'admirais pour le personnage qu'il incarnait, fait de désinvolture, de culture et de liberté. J'ai beaucoup appris à son contact, par infusion, comme du thé. Il m'a montré comment prendre de la distance avec la société. Il m'a poussé à écrire, il est encourageant avec la jeunesse. Son état d'esprit est éternellement jeune. »

> « Homme de pouvoir, peut-être, homme de réseau, certainement. Jean d'O se brouille rarement »

En octobre 1962, il épouse Françoise Béghin, « déjà enceinte de quelques semaines, ce qui n'est pas forcément la règle dans leur milieu », précise Arnaud Ramsay. Ils sont toujours mariés mais l'écrivain s'affiche rarement avec son épouse. « Ma mère est très effacée, ça lui convient à elle et ça lui convient très bien à lui. L'autorité n'est pas son domaine. Ma mère fixait les limites à sa place », raconte leur fille. Comme l'indique son nom de jeune fille, Françoise d'Ormesson est l'une des héritières de la célèbre dynastie sucrière. Sa mère, de nationalité suisse, possédait une maison de famille au bord du lac de Morat, où Jean d'Ormesson aime à écrire au calme. « On s'y retrouvait pendant les vacances d'été, avec le patriarche. Et là, mon père faisait son Louis de Funès : il s'enroulait une serviette autour du nez... » se souvient Héloïse. Ferdinand Béghin, beau-père de Jean, a consolidé son empire en investissant dans l'imprimerie et en s'associant au groupe Prouvost. Il devient ainsi actionnaire de *Paris Match*, puis du *Figaro*.

Jean d'O : idole des jeunes. Le chanteur Julien Doré s'est fait tatouer le nom de l'académicien sur le bras.

GRÉGOIRE ALEXANDRE

Jean d'Ormesson aurait pu se contenter d'une vie de rentier mais l'écriture le démange. Il faudra le passage chez Gallimard et la parution de *La gloire de l'Empire*, en 1971, pour que le succès vienne, enfin, à sa rencontre.

Les feux du pouvoir

En 1973, Jean d'Ormesson est élu à l'Académie française, au fauteuil de Jules Romains. Il échoue à y intégrer Aron et Aragon. En revanche, on lui doit l'une des plus belles élections de l'Institut, celle de la première femme : Marguerite Yourcenar.

Une autre fonction, presque aussi prestigieuse, participe à la reconnaissance publique du jeune immortel : en 1974, il est nommé directeur du *Figaro*. Le romancier reste seulement trois ans à la tête du grand quotidien mais continue à l'incarner dans l'esprit de nombreux lecteurs. En interne, il a laissé l'image d'un homme toujours courtois avec les employés. « C'était un bon directeur. Il a fait entrer Nourissier, entre autres. Mais il lui aurait fallu un rédacteur en chef pour s'occuper de l'exécutif, quelqu'un comme Philippe Tesson. Jean d'Ormesson est fait pour régner, pas pour gouverner. Il ferait un bon président, pas un Premier ministre », raconte Jean-Marie Rouart, qui a dirigé *Le Figaro littéraire*. Rouart considère son ami d'Ormesson comme un héros de roman. Il l'a d'ailleurs dépeint (sous les traits d'un certain Dorsac) dans son roman *Les feux du pouvoir*, prix Interallié en 1977.

Homme de pouvoir, peut-être, homme de réseau, certainement. Jean d'O se brouille rarement. Quand le nouvel actionnaire du *Figaro*, Robert Hersant, décide de signer les éditoriaux à sa place, il s'en ouvre à ses lecteurs pour annoncer son départ. Vexé, le « papivore » répondra dans les colonnes du quotidien : « Jean d'Ormesson négociait au jour le jour la survie de l'entreprise, avec pour seule force sa faiblesse. » Cet épisode n'empêchera pas le diplomate-né de réintégrer le groupe Hersant, avec une place de choix dans *Le Figaro Magazine* lancé par Louis Pauwels...

Un écrivain très médiatique

Pétri de contradictions, ce travailleur acharné ne cesse de faire l'éloge de la paresse. Mais il ne décroche jamais. Tel son maître Chateaubriand, il a besoin de briller en société. C'est la télévision qui lui en fournira l'occasion. Bernard Pivot explique aujourd'hui : « Si je l'ai invité dix-sept fois à *Apostrophes*, ce n'était pas pour l'Audimat, qui n'existait pas à l'époque, mais parce que c'était un "bon client", drôle et profond, qui savait parler des livres des autres. Il est l'un des premiers à avoir su mettre les téléspectateurs dans sa poche. Il a compris d'emblée que c'était un bon moyen de séduire ses lecteurs. »

En 1978, Jean d'O propose à TF1 son émission littéraire, *Livres en fête*, qui restera un an à l'antenne. Puis, chaque mois, l'écrivain évoque pour Antenne 2 une femme célèbre de jadis. En 1995, il commente les élections présidentielles sur RTL en compagnie de son complice Erik Orsenna. L'année suivante, il présente sur La Cinquième avec Olivier Barrot une *Histoire personnelle de la littérature française*... Il a son mannequin de cire au musée Grévin, aux côtés de Sartre, Diderot et... Bernard Pivot. En 1987, il est élu l'un des dix hommes les plus élégants de l'année (sa collection de chaussures de marque compte, paraît-il, 80 paires). « Il accepte d'être un personnage public mais ne livre rien de personnel. Il est resté très longtemps secret sur sa vie privée », commente sa fille.

En 1973, Jean d'Ormesson est élu à l'Académie française, au siège de Jules Romains. Grâce à lui, Marguerite Yourcenar sera la première femme à y siéger.

J.C. DEUTSCH/PARIS MATCH

Qui n'aime pas Jean d'Ormesson ?

Ecrivain avant tout, on pourrait penser que Jean d'Ormesson ne parle que de lui dans ses romans. Pourtant, il a brassé plusieurs genres : fresque historique (*Histoire du Juif errant*), chronique familiale (*Au plaisir de Dieu*), causerie philosophique (*Dieu, sa vie, son œuvre*, *La Douane de mer*) et même satire sociale – allègre, bien sûr (*Casimir mène la grande vie*). Sans oublier la biographie « sentimentale » avec *Mon dernier rêve sera pour vous* (sur Chateaubriand), son meilleur livre selon Philippe Sollers qui le qualifie d'« écrivain classique atypique ». Comment expliquer son succès populaire ? « Il s'est répété, bien sûr, comme beaucoup d'écrivains à la fin de leur vie, estime Bernard Pivot. Mais j'aime beaucoup ses livres car il y a une joie de vivre et une joie de savoir. Il enseigne à ses lecteurs que philosopher apporte beaucoup d'agrément à la vie. » Jean-Marie Rouart complète : « Les gens lui sont reconnaissants de les réconcilier avec leur histoire. La France est une création de la littérature, elle est façonnée par les écrivains. Le public peut accéder à la culture grâce à Jean d'Ormesson car il ne le méprise pas, contrairement à certaines élites. Il a le goût de transmettre. » Selon son ancien collaborateur au *Figaro*, Georges Walter, auteur du *Palanquin des larmes* : « L'une de ses forces consiste à toujours reconnaître la critique. » Marguerite Duras disait de lui : « Voilà le seul homme de droite que j'aime bien. » Et Thierry Ardisson d'ajouter : « Si tous les aristocrates étaient comme lui, il n'y aurait pas eu la Révolution ! »

Le biographe Arnaud Ramsay, lui-même admiratif, se désespère presque : « Difficile de trouver quelqu'un qui haïsse Jean d'Ormesson ! » Parmi les critiques littéraires, peu s'en sont pris à lui. Pour Pierre Drachline, l'auteur du *Grand livre de la méchanceté*, « d'Ormesson, c'est un peu comme un fromage. Un produit typiquement français mais difficilement exportable. » Mais Angelo Rinaldi a changé d'avis à son sujet et Jérôme Garcin l'a à peine égratigné, il y a longtemps : « Il entra en littérature avec des yeux bleu Morgan ainsi que des petits romans sentimentaux et vains – du Sagan, moins le charme. » Seul Bernard Frank n'a cessé de le tourner en ridicule dans ses chroniques du *Monde* : « Il est au point pour faire un Mauriac de poche », raillait-il quand il ne se moquait pas de son « débit d'eau tiède ». Peu revanchard, Jean d'O écrit, dans *Saveur du temps* : « Frank était un écrivain qui faisait rêver les jeunes gens. Il avait un immense talent. Accessoirement, il se moquait volontiers de moi, il me prenait pour tête de Turc. Je ne répondais guère. Et puis, une fois pour toutes, je lui ai rendu la monnaie de sa pièce. Il est mort. Il ouvre ces pages parce que je l'aimais. » Toujours aussi élégant...

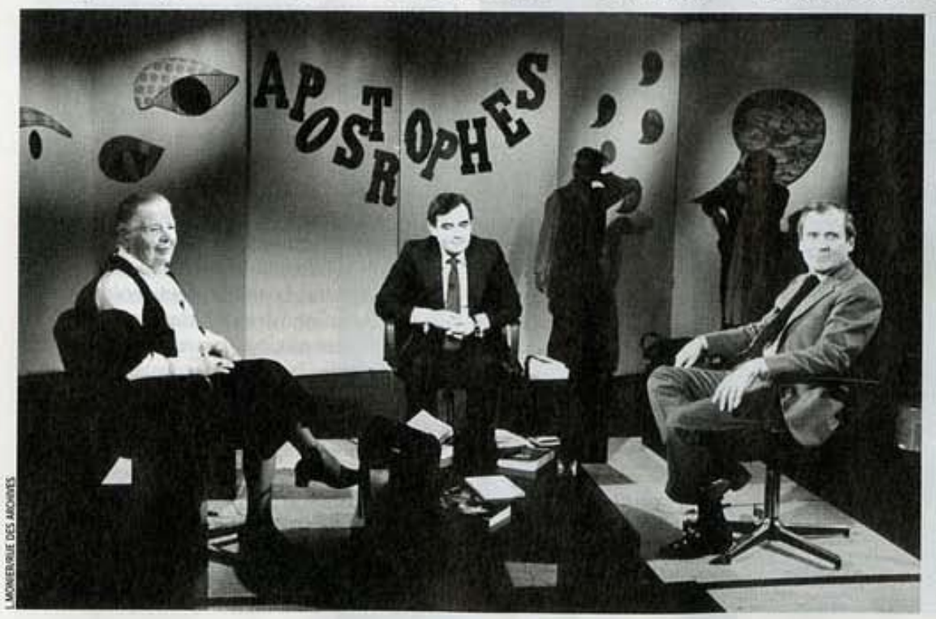
Casimir mène la grande vie

« Il s'est débrouillé très vite, dans sa vie, pour ne pas avoir de responsabilités matérielles », estime Manuel Carcassonne. « Il ne veut pas être contraint. Il faut un certain génie existentialiste pour y arriver. » Seule ombre au tableau dans un parcours sans faute, une révélation de *L'Express*, en 2003 : « L'académicien et son épouse sont dans le collimateur du fisc, qui s'intéresse à 16 millions d'euros déposés sur deux comptes à Genève... » Précisions, sous la plume de Jean-Marie Pontaut : « Jean d'Ormesson aurait déclaré ne pas s'intéresser de près à la gestion de son patrimoine. Son épouse, en revanche, aurait reconnu que cet argent n'a pas été déclaré à l'administration fiscale française. » Pontaut se souvient de cette affaire avec un grand rire : « Quand je l'ai appelé pour vérifier s'il avait bien été entendu par la brigade financière, il a très bien réagi, il a été très drôle. C'était comme si je lui parlais d'un roman. C'était désarmant comme réaction. Mais il n'a pas démenti. D'après ce que j'ai compris, c'était de l'argent de famille, que le couple venait de récupérer. Jean d'Ormesson n'a pas fait pression pour qu'on étouffe l'affaire, alors qu'il connaissait le directeur du journal... » Le fin mot de l'histoire ? Selon un enquêteur chargé du dossier, « il n'y a pas eu de poursuites fiscales, ni de redressement, la France ayant dû respecter les conventions de l'époque avec la Suisse ».

« Il aime les plaisirs que procure l'argent mais n'est pas bluffé par les vanités terrestres »

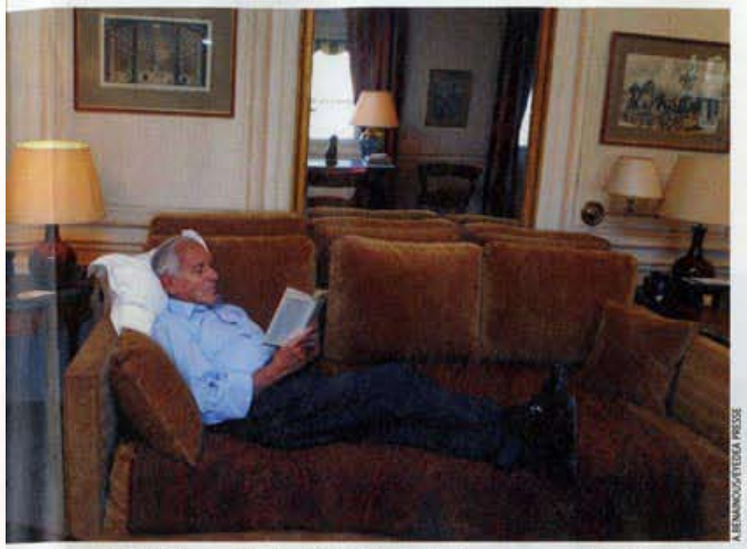
Le petit prince des lettres ne s'est jamais caché de mener grand train. Il roule en coupé Mercedes et habite, à Neuilly, un hôtel particulier ayant, paraît-il, appartenu à... Louis Aragon. Manuel Carcassonne, qui y a longtemps occupé un appartement avec Héloïse d'Ormesson, se souvient : « Il aime les plaisirs que procure l'argent mais n'est pas bluffé par les vanités terrestres. Seules l'impressionnent les productions de l'esprit. »

Jean d'Ormesson a abandonné son bureau d'écrivain installé au-dessus des jardins du Palais-Royal mais conserve de vieilles habitudes. Il passe chaque été en Corse, à Saint-Florent, dans un manoir appartenant à la famille Béghin. Il aime s'y baigner et, selon des proches, s'y promener dans le plus simple appareil. En 2007, une enquête du *Monde* nous apprenait que « rentrée littéraire et manœuvres académiques s'amorcent ici, au pied du désert des Agriates, dans l'ancien port naturel de Saint-Florent ». Chez l'académicien Maurice Rheims, disparu en 2003, on croisait Pierre Combescot, François Nourissier ou Bertrand Poirot-Delpech. A quelques centaines de mètres, sur la même piste en terre, se trouve le domaine de la famille d'Ormesson. Jean-Marie Rouart s'amuse à l'évocation de ces rencontres traditionnelles avec Michel Déon, Félicien Marceau, Michel Mohrt, Maurice Rheims ou Jean-François Deniau : « Les voir tous ensemble me donnait envie de faire partie du club. Ils formaient une petite bande qui communiait dans la même conception de la vie, spirituelle et jamais médiocre. Jean d'O faisait des listes de noms sur le sable, on en riait, c'était sérieux sans l'être... »



L MONIER/RUE DES ARCHIVES

Invité dix-sept fois à *Apostrophes*, Jean d'O est qualifié de « "bon client", drôle et profond, qui savait parler des livres des autres » par Bernard Pivot.



A BENAROUS/ETTORA PRESSE

L'écrivain mène grand train : un hôtel particulier à Neuilly et, pour les vacances (en bas avec sa fille), une propriété en Corse appartenant à sa femme.

L'écrivain au quotidien

« Si tout était lisse, je n'écrirais pas », a déclaré Jean d'Ormesson. Son biographe complète : « Il écrit sa nécrologie en permanence. » Mais de quelle manière travaille-t-il ? Sa fille Héloïse sourit à la question : « Il écrit n'importe où, sur ses genoux, dans un taxi ou sur un rocher corse, en plein soleil. Parfois, les manuscrits s'envolent et il ne les a pas paginés... » Enfant, elle avait remarqué un détail : « Quand il utilisait un feutre bleu ou noir et prenait un air concentré, je savais qu'il écrivait un article. S'il avait le nez en l'air et employait un crayon, je devinais qu'il écrivait un livre... » Manuel Carcassonne complète : « Il a un pouvoir de concentration et d'abstraction extraordinaire. En vacances, il est capable de se mettre à écrire au milieu de ses amis, une serviette autour des reins ! Mais si quelqu'un, par mégarde, lui a pris son crayon, il peut en venir aux insultes. » Jean d'Ormesson use, paraît-il, quatre crayons par livre.

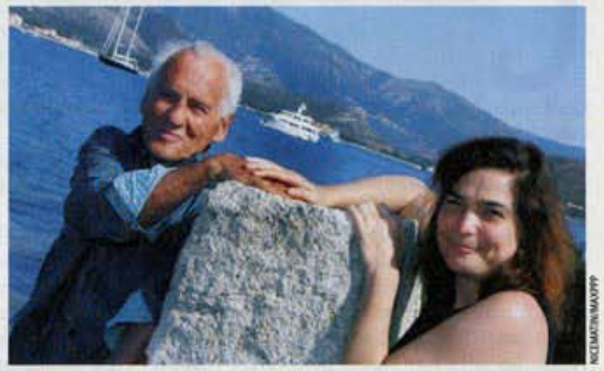
Dans le fatras de son bureau, à Neuilly, seul se distingue son objet fétiche : une réplique du chat offert à Chateaubriand par le pape (ou Juliette Récamier, selon les sources). « Son bureau est un sanctuaire. Quand j'étais enfant, personne n'avait le droit d'y entrer, même pour faire le ménage », se souvient sa fille. Qui ajoute des détails significatifs : « Il n'a ni ordinateur, ni machine à écrire, pas de téléphone portable, pas de montre, pas de portefeuille, une seule carte de crédit qu'il n'utilise même pas. Il a seulement deux clefs, une pour sa voiture, l'autre pour la maison, qu'il n'égare plus depuis que maman lui a offert un porte-clefs en forme de livre, sur lequel sont inscrits les titres de ses premiers romans... Il ne s'encombre pas, il s'allège. Il est toujours dans le léger. » En somme, Jean d'Ormesson est un pur intellectuel. « Il aime le luxe, le confort, mais n'a aucun besoin. Il emporte seulement un caleçon et une brosse à dents en voyage. »

L'art du secret

« Pour comprendre ses secrets, il faut chercher autour des femmes, de l'argent », remarque Arnaud Ramsay. En gros, les principaux tabous de son éducation catholique. En octobre 2008, il publie *Qu'ai-je donc fait ?* (Robert Laffont). Avec le mélange de vraie-fausse modestie et d'ingénuité qui le caractérise, il y confesse avoir volé une femme à un cousin puis avoir été, finalement, « lâche et médiocre » avec ladite femme. Carcassonne décrypte : « Il n'aime pas parler de lui. Ou alors il raconte ce qui l'arrange. Il y a eu des blessures amoureuses, certainement. Et un rapport à sa mère très fort, mais ce n'est qu'une intuition de ma part. » Il a été, parfois, d'une audace surprenante, presque juvénile, avec les femmes. Pour son ancien gendre, père de sa petite-fille : « Aujourd'hui, il est de plus en plus attaché à son cercle familial très proche. » Il est d'une sincérité désarmante quand il écrit, en préface d'un recueil de chroniques édité par Héloïse d'Ormesson : « Ce que j'ai réussi de mieux, c'est ma fille. »

Ses amis peinent à lui trouver des défauts. Après une longue hésitation, Jean-Marie Rouart n'en trouve qu'un : « Sa résistance à la psychanalyse. L'irrationnel l'inquiète. Il aime la lumière, pas les ombres. Il accepte l'ordre des choses. » Bernard Pivot se souvient de cette confidence de Jean d'O à l'époque où il dirigeait *Le Figaro* : « Je ne sais pas dire non. »

On a l'impression que la chance a toujours souri à Jean d'Ormesson. Que lui manque-t-il ? La réponse est de Bernard Frank : « Trente-sept fois cité à l'ordre d'*Apostrophes*, [il] affichait ce mépris tranquille et narquois de l'homme qui n'a plus que deux médailles à décrocher : le Nobel et la mort. »



NICEMATCH/MAXPPP

Mais que laisse Jean d'Ormesson en dehors de l'image d'un éternel séducteur au teint hâlé et aux yeux bleus ? Un style d'un admirable classicisme et cette merveilleuse définition de la littérature : « Du chagrin dominé par la grammaire. » Le plus aristocratique des écrivains contemporains garde pudiquement le secret de ses chagrins. **Tristan Savin**

Pour aller plus loin : *Jean d'Ormesson ou l'élégance du bonheur* par Arnaud Ramsay, 324 p., Editions du Toucan, 18 €

Jean d'Ormesson

«Un grand écrivain, c'est bien ; un saint, c'est mieux »

Ce qui frappe, avant tout, ce sont ses yeux. Pétillants. Rieurs. Oui, les yeux de Jean d'Ormesson sont une formidable machine à voir le monde et la vie. Qu'ont-ils donc vu, ces yeux, qui fixèrent bien des puissants (Giscard, Mitterrand, Sadate, Obama…), qui caressèrent les femmes autant que les rêves ? Ah, ces yeux ! Ne demandez pas d'où vient qu'ils brillent autant : c'est au contact des textes qu'ils se sont ouverts ! Chateaubriand (bien sûr), Ronsard, Toulet, Aragon et des centaines d'autres dont « Jean d'O » récite les vers par cœur, ponctuant chaque soupir d'un regard d'enfant.

En rassemblant ses « chroniques du temps qui passe », étalées sur plus de soixante ans (1948-2009) et évoquant autant les écrivains que le cours de la vie ou le destin de la planète, le plus mutin des académiciens montre que journalisme et littérature ne font pas toujours si mauvais ménage. Sans doute Jean d'Ormesson est-il un bon romancier. Assurément, il est un grand journaliste. Saveur du temps, *qui fait suite à son admirable* Odeur du temps, *est à l'œuvre de ce grand érudit hédoniste ce que le* Bloc-notes *de Mauriac est à la cathédrale du grand écrivain catholique. Il était temps de confesser la « nouvelle idole des jeunes ».*

Vous publiez un nouveau recueil d'articles. Quelle est l'unité de ces « chroniques du temps qui passe » ?

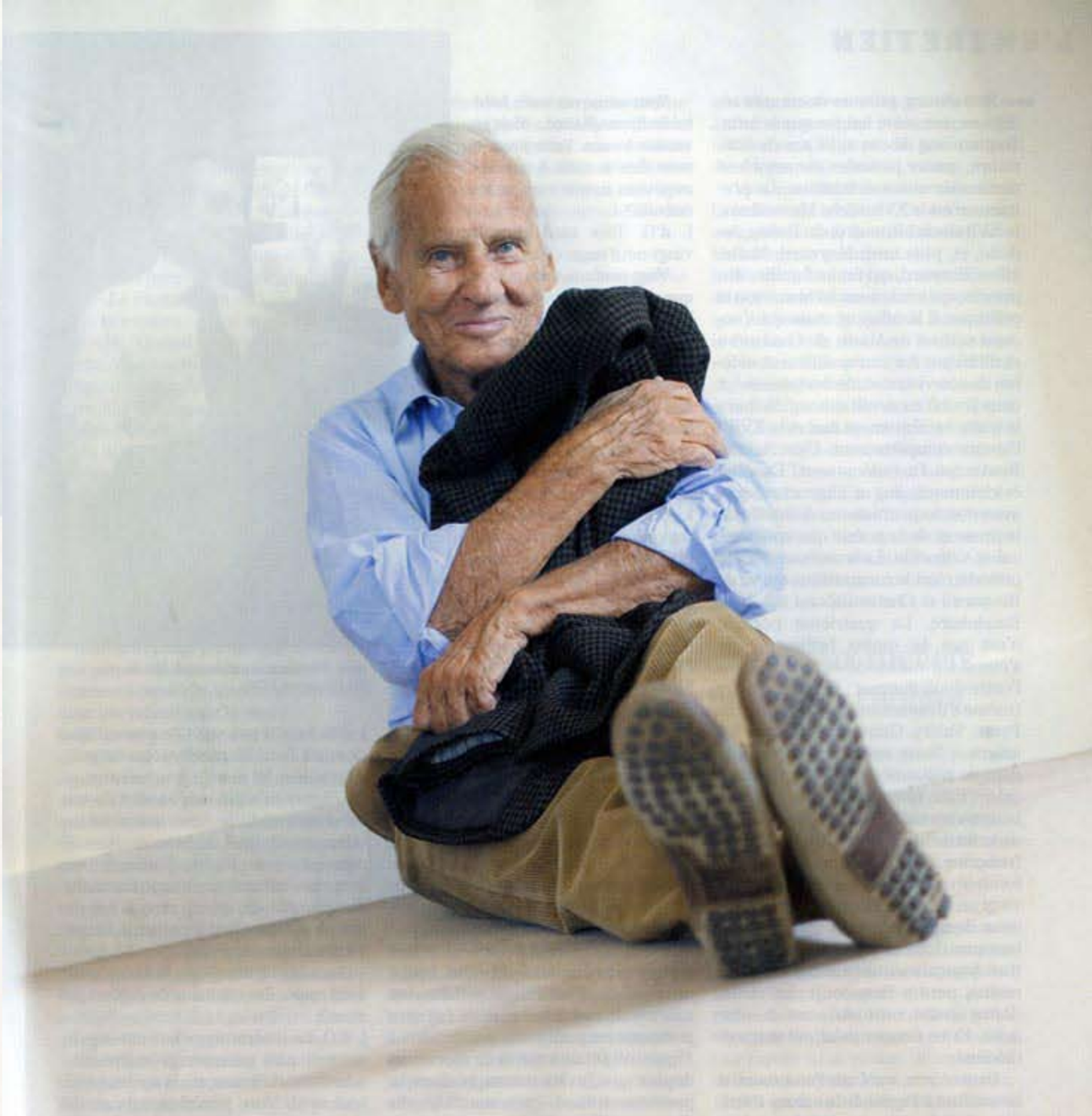
JEAN D'ORMESSON. C'est ma fille Héloïse qui a choisi ces chroniques. La plus ancienne n'est pas fameuse : elle date de 1948, c'est une lettre ouverte intitulée « Qu'est-ce qu'un bourgeois ? » que j'avais envoyée au *Monde* et où je disais des choses que tout le monde savait déjà. A titre documentaire, cela peut peut-être être intéressant. La plus récente de ces chroniques date de 2009 et porte sur l'anniversaire des premiers pas de l'homme sur la Lune. D'une chronique à l'autre, il y a certaines répétitions, bien sûr… Mais, après tout, on a le choix entre se répéter et se contredire. Et vous m'accorderez qu'il n'y a pas tant de contradictions. L'unité, c'est l'admiration. Un exercice d'admiration des écrivains morts, des écrivains contemporains, des grandes œuvres, du monde. C'est ce qui fait l'originalité de ce livre : nous vivons une époque vouée à la dérision et à l'ironie ; moi, même si je sais aussi jouer ce jeu, je me reconnais davantage dans un personnage qui ressemblerait au Candide de Voltaire : il s'émerveille de tout.

On dit parfois de vous, non sans moquerie mais non sans raison, que vous aimez jouer le ravi de la crèche…

J. d'O. Mais oui ! Ce sont les chroniques du ravi de la crèche ! Avec, naturellement, de grandes inquiétudes. Il est difficile, notamment, d'être en admiration devant l'état de la langue française ou devant les grandes interrogations sur la littérature. La littérature d'aujourd'hui vaut-elle celle de l'entre-deux-guerres qui fut, avouons-le, stupéfiante ?

A ce point ?

J. d'O. Et comment ! La littérature française commence, tout le monde le sait, avec la *Cantilène de sainte Eulalie*, qui suit de très peu les *Serments de* ●●●



«La littérature, c'est comme le mariage : les quarante premières années sont les plus difficiles »

Photographies : Eric Garault pour *Lire*

●●● *Strasbourg*, premier document rédigé en une autre langue que le latin. Tout au long de ces mille ans de littérature, quatre périodes me semblent particulièrement éclatantes. La première, c'est le XVIe siècle. Merveilleux, le XVIe siècle! Ronsard, du Bellay, Jodelle, et, plus tard, Maynard, Malleville... Ronsard, qui fut un familier des princes, qui s'intéressa à l'histoire, à la politique, à la religion, mais qui s'occupa surtout de Marie, de Cassandre et d'Hélène, fut incroyablement célèbre de son vivant et tomba totalement dans l'oubli au siècle suivant. Voltaire le traite extrêmement mal et le XVIIIe l'ignore complètement. C'est Sainte-Beuve qui l'a redécouvert. Ensuite, évidemment, il y a l'âge classique, avec ces deux créateurs définitifs de la prose et de la poésie que sont Pascal et Corneille. La troisième grande période, c'est le romantisme, qui va de Rousseau et Chateaubriand à Zola et Baudelaire. La quatrième période n'est pas la moins brillante, elle s'étend sur moins de vingt ans, c'est l'entre-deux-guerres : Claudel, Péguy (même s'il meurt en 1914), Saint-John Perse, Valéry, Gide, Aragon, tous les autres… Vous savez, on connaît la date de naissance de la langue française (1539, l'édit de Villers-Cotterêts), mais on connaît aussi le jour et l'heure de la fin de la domination de la langue française. C'est le 10 mai 1940. L'effondrement français, que les gens de vingt ans ne connaissent pas mais que ceux de ma génération ont subi, restera une douleur à jamais. La littérature française, qui va mourir ou, du moins, perdre beaucoup des siens, donne avant cette date un dernier éclat. Et ce dernier éclat est extraordinaire!

Dans ce livre, vous, que l'on a connu si bienveillant à l'égard de beaucoup d'écrivains, êtes très sévère avec la littérature française contemporaine : est-elle en crise? Est-elle nulle?

J. d'O. Oh, nulle, non! Mais en crise… La seconde moitié du XXe siècle, à laquelle j'appartiens, m'apparaît en effet moins brillante que cet entre-deux-guerres si stupéfiant. Cela dit, je trouve que la situation est meilleure aujourd'hui. Je pense à Claude Lanzmann, dont *Le lièvre de Patagonie* est un livre formidable. Je pense aussi à Jean Rolin, que je considère comme un grand écrivain, ou à Pierre Michon ou Marie NDiaye…

Vous retrouvez votre habituelle bienveillance... Mais revenons à vous. Votre premier texte date de 1948. A quel âge avez-vous su que vous seriez écrivain?

J. d'O. Très tard. J'avais vingt-neuf ans.

Vingt-neuf ans, vous trouvez que c'est tard!

J. d'O. La plupart de mes amis ont écrit à quinze ou seize ans. Et Françoise Sagan a publié *Bonjour tristesse* à dix-neuf ans! Moi, à dix-neuf ans, j'envoyais un mauvais article au *Monde*. J'étais passionné par la littérature, attiré par le journalisme, mais je n'aurais jamais osé écrire. Mon premier livre date de mes vingt-neuf ans. Je l'ai écrit sous les ricanements de mes camarades d'école. C'est que j'étais normalien et on ne rigole pas, à Normale sup : il faut de l'érudition; écrire un roman, c'est ridicule. Mes premiers romans n'ont pas connu un succès formidable, avouons-le.

Pour quelles raisons, selon vous?

J. d'O. C'est très simple : ils n'étaient pas assez bons.

Encore votre fausse modestie légendaire!

J. d'O. Mais non, je vous assure! Je dois beaucoup, pourtant, à René Julliard qui m'a toujours soutenu en me prédisant un destin à la Sagan, publiant mes romans avec abnégation et essuyant, avec moi, demi-échec après demi-échec. Peut-être que l'une des raisons de ces échecs est le fait que personne ne parlait de mes livres au *Figaro* où j'étais interdit de recension depuis que j'avais massacré dans la presse un roman – très mauvais – du directeur, Pierre Brisson, qui était un grand journaliste, mais un piètre romancier. Et puis, il y a eu *La gloire de l'Empire*, en 1971, et là, tout s'est emballé. Le succès est arrivé. Enfin! Pourtant, en l'écrivant, je trouvais ce livre un peu ennuyeux. Il m'arrivait de m'endormir dessus. Mais je me disais : « Il faut aller jusqu'au bout. » J'intégrais alors quelques petites plaisanteries, comme, par exemple, des notes de bas de page renvoyant à elles-mêmes.

Puis vous êtes devenu directeur du *Figaro* et vous avez cessé d'écrire des romans...

RUE DES ARCHIVES

Jean d'Ormesson est nommé directeur du *Figaro* en 1974.

J. d'O. Je n'ai pas suivi ce conseil que donnait Paul Morand : « Pas de pornographie. Et pas de journalisme... » *Le Figaro* m'a pris six années de ma vie. Passionnantes, mais qui m'ont totalement éloigné de la littérature. A mon arrivée au *Figaro*, j'avais fini un livre qui était une chronique familiale, *Au plaisir de Dieu*, et qui fut un grand succès. C'est à partir de là que ça a vraiment marché.

En soixante ans de vie littéraire, avez-vous connu des moments de découragement?

J. d'O. La littérature, c'est comme le mariage : les quarante premières années sont difficiles, mais après, ça va tout seul. Non, je n'ai jamais eu de grandes difficultés à écrire. On m'a beaucoup reproché d'avoir souvent écrit mon dernier livre. Il est vrai qu'il y a eu un adieu à la littérature (*Au revoir et merci*). Et, lorsque j'approchais les soixante-dix ans, alors que ma santé était peut-être un peu moins bonne qu'aujourd'hui et que j'avais, aussi, traversé quelques chagrins, j'ai écrit *C'était bien*. Je pensais, très honnêtement, que ce serait mon dernier livre. Ce ne fut pas le cas. En fin de compte, j'aurai partagé ma vie entre littérature et journalisme. Je pense véritablement que l'opposition entre journalisme et littérature est très forte. Naturellement, il y a eu quelques écrivains qui furent de grands journalistes et inversement : Hérodote, Xénophon, Victor Hugo (celui de *Choses vues*), Mauriac, Kessel… Mais l'opposition entre journalisme et littérature est réelle. Le journalisme, c'est une équipe. La preuve? Quand Mauriac a quitté *Le Figaro*, on a dit : « *Le Figaro* va s'écrouler », et il ne s'est pas écroulé. Quand Raymond Aron a quitté *Le Figaro*, je me suis dit la même chose… Et *Le Figaro* est encore là! Le journaliste, c'est une équipe; l'écrivain est toujours seul. Mais la différence principale est ailleurs : l'écrivain pense à la mort.

Et pas le journaliste?

J. d'O. Pas du tout! Le journaliste pense à la vie. Spinoza disait que philosopher, ce n'est pas réfléchir à la mort mais réfléchir à la vie. Eh bien, le journaliste est spinoziste, pas l'écrivain.

Derrière l'image joyeuse que vous avez pris soin de fabriquer de vous-même, notamment à travers les médias, se dissimule donc une réflexion sur la mort?

J. d'O. A un point énorme! Je suis très gai et extraordinairement mélancolique. Oui, je pense à la mort sans cesse. D'abord parce que mon âge est quand même avancé. Il faut bien le dire : je suis vieux. J'ai commencé à comprendre que j'étais vieux à partir du moment où les gens m'ont dit : « Comme vous êtes jeune! Vous avez bonne mine! » Evidemment, car on s'attend à ce que j'ai mauvaise mine, à mon âge. Donc la mort est là. Oui, elle est là. Mais elle est là, présente dans mes pensées et dans mes livres parce que j'ai énormément aimé la vie.

Vraiment? L'an dernier, dans *Qu'ai-je donc fait?*, vous avez tout de même fendu l'armure en confessant avoir été parfois lâche avec les femmes. La confession est un art que vous avez très peu pratiqué : vous restez très secret sur votre vie privée.

J. d'O. Très secret. Vous savez, la parole a été donnée aux hommes pour cacher leurs pensées. Et l'une des meilleures façons de dissimuler consiste à parler beaucoup, à écrire beaucoup. Oui, j'ai très peu parlé de moi. Je ne dis pas que je me suis bien conduit dans la vie, je dis que la vie a été indulgente avec moi, même dans mes bassesses, même dans ce que j'ai fait de mal – et il y a beaucoup de choses dont je ne suis pas tellement fier. Après tout, j'aurais pu avoir une vie beaucoup plus brillante : j'avais tout de même dix-huit ans en 1944, j'aurais pu m'engager dans la Résistance. D'autres l'ont fait à cet âge. Moi, je passais le concours de l'Ecole normale…

Est-ce là votre unique regret?

J. d'O. Cher François, vous ne me ferez rien dire sur ma vie sentimentale. Mais… elle n'a pas toujours été formidable, je le reconnais. J'en ai donné un aperçu dans *Qu'ai-je donc fait?*. Mais j'ai encore des ressources d'ignominie cachée. Et, donc, je ne cherche pas à me faire briller. D'ailleurs, on m'accuse parfois de fausse modestie. Ma modestie est tout à fait sincère. Ce qui est vrai, c'est que la vie a été indulgente à mon égard : j'ai pu faire des études, je n'étais pas si pauvre. Je ne vais pas me présenter à vous comme un homme de gauche, mais je trouve que l'égalité des chances au départ est vraiment une grande cause. Moi, j'ai eu la chance de naître au bon endroit. Je suis un héritier. Tout ce que j'ai fait de bien, peut-être, c'est de ne dilapider cet héritage ni dans les boîtes de nuit ni sur les champs de courses mais de le transformer en livres.

Vous avez été plutôt sage comparé aux écrivains qui vous fascinent : Morand et ses Bugatti, Roger Nimier et sa fin tragique en Aston Martin, Sagan et sa façon de brûler la vie par les deux bouts. Pourquoi?

J. d'O. Parce que j'ai commencé à écrire très tard. Savez-vous pourquoi je parais si jeune alors que je suis si vieux? Parce que j'ai commencé ma vie très tard. Je rattrape le temps perdu. Jusqu'à trente-cinq ans, je n'ai rien fait. J'ai travaillé. A Normale sup, je travaillais. A l'Unesco, je travaillais ou je faisais semblant. J'ai beaucoup glandé, vous savez. Si, si! J'ai eu, en effet, des voitures ridiculement longues, des chemises fabuleuses, j'ai beaucoup été aux Caraïbes… Et puis, à partir du moment où j'ai commencé à écrire, je n'ai plus eu en tête qu'une seule idée : me retirer. J'avais envie d'être un grand écrivain. Alors, de nouveau, j'ai travaillé. Mais je savais que je ne saurais pas unir les grandes voitures et les grands livres. J'ai abandonné les voitures pour la littérature. Oh, je ne dis pas que j'ai été un grand écrivain… mais…

Vous vous êtes vous-même surnommé l'« écrivain du bonheur ». Or vos romans, ces quatre ou cinq dernières années, semblent démentir ce surnom...

J. d'O. Oui, je suis un peu revenu de ça. J'ai été un écrivain du bonheur. Parce que j'ai beaucoup parlé de l'amour de la vie. La vie et moi, on s'est très bien entendus. Elle m'a beaucoup donné et j'ai essayé de lui rendre un peu de son indulgence. Bernard Frank, que j'aimais beaucoup et qui ne m'a jamais ménagé, comme vous savez, me disait : « Tu ne seras jamais un bon écrivain car tu n'as jamais souffert. » Faut-il vraiment souffrir pour être un grand écrivain? me demandais-je. J'ai longtemps répondu non à cette question. Aujourd'hui, je n'en suis plus sûr. Je pense, en disant cela, à François Nourissier, qui est un grand écrivain – *Le bar de l'Escadrille* ou *A défaut de génie* sont des chefs-d'œuvre – et dont la vie et le destin furent marqués par le malheur. Sa vie est comme ses livres : malheureuse. A tout prendre, peut-être que, oui, je préfère le bonheur au malheur.

« Ecrivain et journaliste : deux métiers hystériques qui se tuent l'un l'autre »

Reprendriez-vous à votre compte cette formule de Roger Nimier : « Ne rien prendre au sérieux, tout prendre au tragique »?

J. d'O. J'ai pris trop de choses au sérieux, comme tout le monde. Si je faisais une tache sur mon costume ou une rayure à ma voiture décapotable, cela m'ennuyait. Mais ce n'est rien. Ecrire un livre réussi, vous savez ce que c'est? C'est écrire un livre qui change un peu celui qui le lit et celui qui l'a écrit.

Combien de vos livres vous ont changé?

J. d'O. *La gloire de l'Empire* m'a fait monter d'un degré – un de ces degrés que l'on atteint en se disant : « Maintenant, il ne faut pas descendre en dessous de ce niveau-là. » *C'était bien* m'a changé. Ainsi que *Qu'ai-je donc fait?*. C'est tout.

En quoi ces livres vous ont-ils changé?

J. d'O. Ils m'ont éloigné de l'écrivain du bonheur que j'étais. Je suis actuelle-

●●● ment en train de travailler sur un nouveau livre. Je vais aller encore plus loin dans ce sens… Je ne prétends pas avoir écrit de grands livres mais ceux que j'ai écrits ne m'ont pas laissé indemne. L'idée que les *Mémoires d'outre-tombe* n'ont pas changé Chateaubriand, que *Les châtiments* n'ont pas changé Hugo, que *Les essais* n'ont pas changé Montaigne ne tient pas debout. Un livre qui ne change pas son auteur n'est pas un grand livre. Ni même un bon livre.

Dans *Saveur du temps*, vous posez la question de savoir si l'écrivain doit ou non se mêler au tourbillon du monde. Vous êtes admiratif devant Pierre Louÿs, Cioran, Gracq ou Modiano qui ont tous choisi de ne pas se mêler au tourbillon du monde alors que vous, à l'inverse, avez choisi de vous y confronter. Quelle doit être l'attitude de l'écrivain ?

J. d'O. Je suis un peu schizophrène. J'aimerais être comme eux. Je suis comme moi.

«Je me suis souvent trompé», écrivez-vous dans *Saveur du temps*. Sur quoi ?

J. d'O. J'ai salué la grandeur de Mao à sa mort, par exemple. Quand Khomeiny est mort, j'ai écrit que le régime des mollahs ne lui survivrait pas.

«Ce ne sont pas les histoires qui font les écrivains, c'est le style»

Vous avez beaucoup aimé les feux du pouvoir…

J. d'O. Le pouvoir… Je m'en suis toujours méfié. J'ai été invité à l'Elysée par Giscard d'Estaing. Une seule fois. Il est vrai que j'avais fait sa campagne. Mitterrand, sur qui j'avais tiré à boulets rouges, m'a invité vingt-six fois !

Quels sont vos défauts ?

J. d'O. Je suis Gémeaux, cyclothymique et un peu schizophrène.

Paranoïaque ?

J. d'O. Ah non, pas du tout ! Le paranoïaque, c'était Raymond Aron. J'admirais Aron, plus que tout, mais il était totalement paranoïaque. Un jour, je l'ai écrit dans un de mes livres. Il m'a répondu, en grommelant : « Paranoïaque, paranoïaque… Est-ce ma faute, à moi, si j'ai toujours raison ? » Ce qui est la définition même du paranoïaque !

Ne pas avoir réussi à le faire entrer à l'Académie française est-il un de vos regrets ?

J. d'O. Et comment ! J'ai réussi à faire entrer Marguerite Yourcenar mais j'ai échoué avec Aron. A la fin de sa vie, il acceptait l'idée d'entrer à l'Académie mais il était très orgueilleux et avait un caractère terrible. Il m'a donc demandé de sonder les autres académiciens. J'ai fait le tour et je suis revenu en lui disant : « Vous ne pouvez pas vous présenter pour cinq raisons. 1°) Vous avez contre vous les antigaullistes – à cette époque, il y avait encore beaucoup d'anciens vichystes Quai Conti. 2°) Vous avez contre vous les gaullistes – Maurice Schumann rapporte que de Gaulle parlait de lui ainsi : "Aron, Aron ? Est-ce ce personnage qui est journaliste au Collège de France et professeur au *Figaro* ?" » 3°) Vous avez contre vous les antisémites – à l'époque, il y en avait. 4°) Vous avez contre vous les juifs de l'Académie – qui disaient : "Il n'en faut pas trop." Ces quatre catégories-là, vous pouvez les surmonter. Mais il y a une cinquième catégorie que vous ne pourrez pas surmonter : ceux à qui vous avez fait comprendre, un jour ou l'autre, que vous étiez plus intelligent qu'eux. » Aron a ri et ne s'est pas présenté. Il a bien fait. Il aurait été impitoyablement battu. J'ai un autre regret : Aragon. Un jour, il m'a dit : « Jean, tu sais, je suis snob. » Je lui ai répondu : « Vous êtes snob ? Entrez à l'Académie française. » Il ne m'avait pas dit non. Il avait démissionné du jury Goncourt – en partie à cause de Nourissier. J'en ai parlé à l'Académie et on m'a répondu qu'il n'avait qu'à se présenter, faire les visites, ce qui était inconcevable pour lui : Aragon, le plus grand poète français vivant, celui qui a écrit :

«C'est une chose étrange à la fin que le monde
Un jour je m'en irai sans en avoir tout dit
Ces moments de bonheur ces midis d'incendie
La nuit immense et noire aux déchirures blondes […]
Il y aura toujours un couple frémissant
Pour qui ce matin-là sera l'aube première
Il y aura toujours l'eau le vent la lumière
Rien ne passe après tout si ce n'est le passant»,

il fallait lui dérouler le tapis rouge – c'est le cas de le dire ! – et il serait venu. Evidemment, l'Académie a refusé de lui faire cet honneur.

Pourquoi ne cessez-vous de défendre l'Académie française ?

J. d'O. Il ne faut pas cracher dans la soupe.

Certes. Mais ces dernières années, tout de même, la crise ne touche pas que la littérature : succession d'élections blanches, élections qui font ricaner…

J. d'O. Je n'ai plus l'énergie nécessaire. Je me suis mis en retraite, je laisse faire les autres… L'Académie française a toujours comporté un grand nombre de médiocres, vous savez. Voyez le XVIIIe siècle : c'était pire ! Quand vous regardez mon fauteuil, le seul nom que vous connaissez est Jules Romains. Voltaire disait : « Nous faisons très attention de ne pas avoir que des grands esprits à l'Académie, car ce serait invivable. » Et Paul Valéry avait cette formule fabuleuse : « L'Académie est composée des plus habiles des hommes sans talent et des plus naïfs des hommes de talent. »

Mais tout de même, «quand on est quelqu'un, pourquoi vouloir devenir quelque chose ?» – puisque vous voulez jouer au jeu des citations.

J. d'O. Vous avez raison ! Eh bien voici ma réponse : j'ai voulu entrer à l'Académie française pour me débarrasser de cette tentation. J'y suis entré à quarante-sept ans. Après, j'ai pu faire autre chose : écrire.

Que peut-on espérer de mieux que ce que vous avez eu ?

J. d'O. Léon Bloy, qui était insupportable et chrétien, a dit : « La seule tristesse, c'est de ne pas être un saint. » C'est beau, non ?

A quelle sainteté aspirez-vous ?

J. d'O. M'occuper des autres. J'ai été très refermé sur moi-même. Un grand écrivain, c'est bien ; un saint, c'est mieux.

Vous confessez avoir été narcissique ?

J. d'O. Mais naturellement, je suis narcissique. Bien sûr. Tout écrivain véritable est narcissique.

Y a-t-il un moment où il faut, pour reprendre une expression que vous employez au début de votre livre, «quitter la table» ?

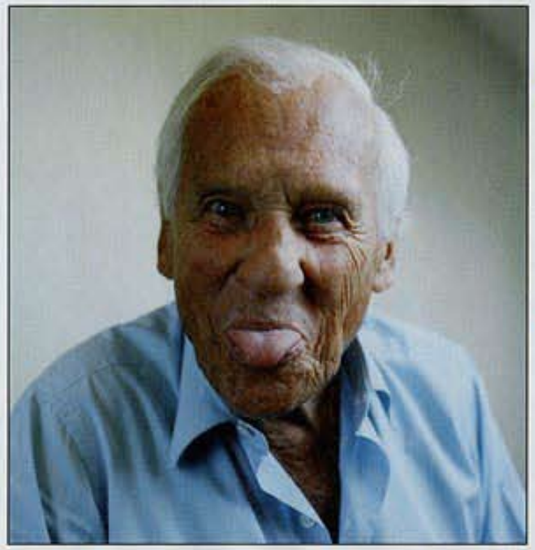
J. d'O. Oui. Pour moi, le silence est une grande tentation. Je crois que je devrais en être capable. Vous verrez…

Qu'est-ce qu'un bon écrivain ?

J. d'O. C'est d'abord un style. Beaucoup de gens arrivent chez les éditeurs et disent : « J'ai une histoire merveilleuse. » Mais ce ne sont pas les histoires merveilleuses qui font les écrivains, c'est le style.

Est-ce que le style, c'est l'homme ?

J. d'O. Le style, c'est la littérature. Mais il ne faut pas aller trop loin. Je pense que le formalisme, qui écarte tout ce que les Américains font si bien, c'est-à-dire raconter une bonne histoire, est très dangereux parce que cela éloigne le public. Mais il est vrai que ce qui dure, dans un livre, c'est le style. On n'écrit pas avec des histoires, on écrit avec des mots. Et les écrivains qui tiennent, qui traversent le temps, et ne parlons même pas des plus grands mais de Mérimée ou de Voltaire, ceux-là tiennent parce qu'ils ont un style et non pas parce qu'ils ont des histoires merveilleuses. Les histoires ne font pas l'écrit.



Vous écrivez, en 1962 : «La crise de la littérature, et plus particulièrement du roman, vient d'abord sans doute de l'absence de grands écrivains.» Pensez-vous toujours la même chose ?

J. d'O. Il est possible que le grand écrivain soit une création du XIXe siècle. Madame de Sévigné n'a jamais pensé qu'elle était un « grand écrivain ». Je doute que Montaigne ait pensé qu'il était un « grand écrivain ». Bossuet aurait eu horreur de l'idée d'être un « grand écrivain ». Il disait d'ailleurs : « La terrible mission de l'orateur sacré qui veut à la fois plaire et qui ne veut pas plaire… » C'est très très bien, ça. Soljenitsyne est moins un grand écrivain qu'une grande conscience. Peut-être que les derniers grands étaient Hemingway et Faulkner. Cioran, que j'aime tellement, n'était pas ce que l'on appelle le « grand écrivain ».

Vous écrivez : «La culture française ne doit pas s'appeler nostalgie, elle doit s'appeler espérance.» Comment transformer cette nostalgie – dont certains déclinologues, y compris dans les colonnes du journal que vous avez dirigé, ont fait un fonds de commerce – en espérance ?

J. d'O. Grâce à Dieu, je ne suis pas ministre de la Culture !

Auriez-vous aimé l'être ?

J. d'O. J'aurais détesté l'être, mais j'ai un caractère si faible que si on me l'avait proposé j'aurais accepté.

Quels conseils donneriez-vous à un jeune écrivain ?

J. d'O. Surtout pas de journalisme ! Il vaut mieux être banquier ou chauffeur de taxi pour être écrivain. Vous savez très bien qu'être journaliste et écrivain, ce sont deux métiers hystériques et qui se tuent l'un l'autre.

Il y a un leitmotiv dans ce livre, mais aussi dans toute votre œuvre, qui est : «Nous avons perdu notre gaieté.» Comment la retrouver ?

J. d'O. Comment voulez-vous qu'on ne l'ait pas perdue ? Vous voyez bien ce qu'a été ce XXe siècle : épouvantable. J'ai fait le calcul : si vous additionnez Hitler, Staline, Mao, Pol Pot, le colonialisme, vous obtenez cent millions de morts violentes en cent ans, c'est-à-dire un million de morts par an ! Et ce début de XXIe siècle : la crise, la fin de la religion… Oui, les gens ont perdu leur insouciance. Le grand problème, c'est de rendre l'espérance aux gens. Qu'est-ce qui donnait de l'espérance, autrefois ? L'Eglise catholique et le Parti communiste. Or, le Parti communiste a disparu et l'Eglise catholique est un peu souffrante. Aujourd'hui, ce qui donne de l'espérance, c'est peut-être la littérature. On pourrait peut-être dire que la littérature naît du malheur et qu'elle donne du bonheur. Elle rend une espèce d'espérance aux gens. C'est sans doute pour cela que le livre ne se porte pas si mal en France. Il y a une formule de Michel-Ange que j'aime tellement : « Dieu a donné une sœur au souvenir et il l'a appelée espérance. »

Et vous, quel est votre truc pour rester gai et résister à la médiocrité ambiante ?

J. d'O. Les amis, comme disait Borges. Je n'écris ni pour moi-même, ni pour la masse mais pour un petit nombre d'amis.

Croyez-vous toujours en Dieu ?

J. d'O. J'ai écrit beaucoup de livres là-dessus et j'en écrirai encore un, et il m'est très difficile de répondre par oui ou par non. Mais, si vous voulez que je vous réponde par oui ou par non, alors la réponse est : oui.

Comment envisagez-vous votre propre mort ?

J. d'O. Je pense très peu à ma mort. Je ne vis pas du tout dans l'inquiétude de la mort. Sur ce point, je suis spinoziste : je crois à la vie.

Mais comment peut-on être un personnage public de premier plan sans jamais vraiment rien livrer de personnel ?

J. d'O. A moins d'être Chateaubriand, il ne faut surtout pas se mettre entre la vie et soi. La vie de soi-même a très peu d'intérêt. On peut essayer de manœuvrer au mieux, comme je l'ai fait, pour tâcher de profiter de cette vie, mais ce qui nous est donné vient d'ailleurs.

Comme toujours – et c'est délicieux – vous vous êtes réfugié, dès qu'il s'agissait d'une question trop personnelle, derrière une citation. Pourquoi ?

J. d'O. Mais c'est ma charmante modestie ! Il se trouve que beaucoup d'écrivains ont dit mieux que moi ce que je pouvais exprimer. Alors quand j'arrive à les placer, je me sers d'eux. Oui, c'est un bouclier. Je ne cherche pas à dévoiler quoi que ce soit sur moi, c'est ainsi. Degas disait : « Je voudrais être illustre et inconnu. » Merveilleux, non ?

Propos recueillis par F.B.

★★★ ***Saveur du temps*** par **Jean d'Ormesson**, 340 p., Editions Héloïse d'Ormesson, 21 € ★★ ***L'enfant qui attendait un train*** par **Jean d'Ormesson**, 50 p., Editions Héloïse d'Ormesson, 9 €